

Rien que pour nous.

Tous ces sourires qui brillent, inaccessibles, par-delà la palissade. Les visages de nos frères passés de l'autre côté et nous ici, à les regarder, viens, on leur fait signe. Nos héros, d'ici, on vous regarde briller. On vous imite, du mieux que l'on peut, on marche sur vos traces avant que la mer ne les efface.

Vous nous voyez ? Vous vous rappelez ?

Vous êtes-vous déjà retournés ?

Moi, je n'osais plus.

Qu'est ce tu fais par terre ?

Relève-toi.

Ce n'est pas cassé, respire, garde les yeux ouverts, continue de bouger, ne t'assois pas, n'essaye pas de courir, marche, n'arrête pas de bouger.

Ne regarde pas ton torse, ne regarde pas tes pieds.

Redresse-toi, regarde-le à lui, regarde-les à tous, ils sont comme toi, deux bras deux jambes.

Arrête de souffler fort, respire, calmement, doucement.

Appuie-toi si il faut mais ne les écoute pas.

Reste concentré, dans quelques minutes ce sera terminé.

Redresse-toi, tu y es presque, ne pense pas, on fera les comptes après, ne t'occupe pas de ça.

Nous étions deux.

Je veux dire je travaille pour cent, mille, nous sommes des milliers. Mais nous étions deux à courir. Un seul a réussi à sauter et ne vous demandez pas lequel des deux.

Quelle importance, un raconte, un lance.

Applaudissez, criez, n'oubliez pas où vous vous êtes garé.

Un est tombé, un a réussi. Les deux se sont fait mordre, les deux ont guéri.

Un est tombé, un est resté, un a marqué et les riches se sont levés.

Une balle est partie dans le public et n'est jamais revenue.

Nos poursuivants se sont trompés.

Car si je raconte cette histoire c'est que les deux sont vivants.

Les deux sont riches de courage.

Leurs pas se sont transformés en élan.

Ils avaleront terres et océans comme deux géants.

Leur monde est trop petit.

C'est pour ça que je dis qu'il leur faudrait un stade à leur taille.

C'est écrit par une main balayant l'air, Fouillant le vide.

Le vide ce n'est pas le néant.

Car le néant n'existe pas ici, ce monde est trop petit.

Il y a toujours quelqu'un, quelque chose, quelque part à quoi se raccrocher ici.

Pour ça il faut des bras solides.

Des mains qui s'ouvrent et se referment.

Tire, tire.

La chance, si tu la vois, si tu l'attrapes, parle lui de mon frère, de moi, de nous tous, n'en n'oublie pas un seul,

Dis-lui que nous sommes des milliers à l'attendre.

Des milliers à l'attendre.

Reviens, je t'attends.

Il n'y a pas de fin mon frère, il n'y a que des mains que l'on tend.

Par ivresse, un jour de fête, un jour de liesse.

Il n'y a pas de fin mon frère, juste des mains que l'on tient.

Et qu'on laisse.

V O U S

Ê T E S

I C I

Ici on a les horizons qu'on peut. Qu'importe le bleu quand ce n'est pas celui que l'on veut. Le bleu que l'on veut, il faut souvent le rêver fort. Et souvent même le rêver n'y suffit pas, il reste là-bas, et nous ici cloués au sable. Tandis que les autres crient, tandis que les autres rient.

Quand on habite sur une île, le bleu est autour, tout autour. À portée de main. Alors c'est pour ça, qu'ils ont des chiens. Le nôtre était habitué à ramener les balles, les leurs, dressés à nous empêcher le large.

Clos. Un monde bleu. Un monde beau, mais un monde clos.

Pas besoin de mur.

Parfois, la géographie suffit. On savait que là-bas existait, on savait que ceux qui avaient réussi à y aller y avaient trouvé leurs places. On savait qu'ils y étaient bien accueillis. Sûrement, vu qu'ils ne sont jamais revenus.

Attendez, excusez,

Je parle de choses que je ne connais pas, moi qui vous parle je ne suis jamais allé là-bas. Je parle de choses qui existent pourtant, je parle comme si je connaissais tout cela. Je l'ai rêvé moi, alors je connais. Je sais ma moyenne sur une saison, j'ai fait déjà mille fois les mêmes gestes.

Je sais déjà où est ma place. Pas sur le banc non, pas sur le banc, sur le sable, sur la terre battue, sur le ring, sur l'herbe avec les autres.

Tous les autres.

Pour y aller ça, je sais pas.

Mais je sais qu'une fois passée, la balle ira là où je l'ai décidé. Mon poing ne ratera pas sa cible. La trajectoire sera précise.

Pas plus qu'un rectangle.

Pas besoin de lignes de fuites. Pas besoin d'ailleurs.

Donnez-moi un rectangle.

Comptez les pas. Donnez-moi une fenêtre, ne l'ouvrez même pas. Une balle et laissez-moi tirer. Une balle et laissez-moi lancer.

Vous, comptez. Vous, balisez.

Vous, dessinez un rectangle de la taille que vous voulez. Inutile d'élargir mon champ de vision, ne vous embêtez pas avec ça ; Je ne connais rien du monde et je ne veux pas d'horizon. J'en ai eu, j'en ai eu. Je n'en veux plus. L'illusion d'un ailleurs tient toujours à peine, dans la main de sa grande sœur, la désillusion. C'est ça l'horizon vu d'ici.

On ne voit rien d'ici, juste le large depuis la plage, un truc vague, l'horizon.

Vous Êtes Ici - Patrice de Bénédetti 2018

Contact : artistique@patricedebenedetti.fr

Booking : spectacles@patricedebenedetti.fr

Chaque fois que j'en ai eu un il me déconcentrait, altérait la trajectoire de mes balles. C'est peut-être parce que je ne sais pas nager que j'ai toujours regardé l'horizon et la mer à ses pieds comme un cercueil géant. Mouillé, trempé, un cercueil inondé. Et surtout que je l'ai toujours détesté. On nous a déjà proposé de traverser.

Enfin je dis nous mais il n'y avait qu'une seule place.

Qu'importe le nombre de joueurs, il n'y a toujours qu'une seule balle.

Moi je suis le plus vieux et mon frère le plus doué, alors j'ai voulu la lui laisser. Mais ils sont partis sans lui, sans moi, sans nous, sans personne car les flics qui nous poursuivaient ce jour-là ont gagné. Il y en a qui passe des fois.

Nous, ce sera pour une autre fois, peut-être.

Y en a d'autres qui crèvent, soit ici soit là-bas soit entre les deux. On s'en fout de tous ceux-là. Je parle des autres.

Si tu ne réussis pas ne t'inquiète pas, tu ne t'es pas affuté pour rien. Tu sais ici partout il y a besoin de bras, de mains, de poings, de bêtes de somme toutes en muscles mal accueillies et mal nourries.

Ta place existe là-bas comme ici. Pas sur le banc non, pas sur le banc. Mais pas sur le ring non plus.

Tu disais aimer frapper, alors frappe sur tout ce qui se frappe dans les rues, le soir venu. Si tu n'aimes pas te salir les mains oublie le sang, les coups tordus et retourne au sable, tu disais aimer le sable, la terre. Alors au pire, au mieux, si tu passes tu prendras la pelle.

Enterre d'abord ton histoire. Prends la pioche. Lorsque tu creuseras évite les racines, rien de plus douloureux que de taper sur une racine. Douloureux d'encaisser le rebond, ça fait mal le rebond.

Coupe.

Si tu ne sais pas faire, les autres te montreront.

Coupe.

Mais ne tape pas. Pas sur le banc, non, pas sur le banc. Vous savez, je parle d'enfants qui marchent sur des routes bordées de gouffres, prêts à s'accrocher à n'importe quoi, pour ne pas tomber. Se tenir debout, c'est déjà exister. Il n'y a pas que ta mère, ton père et ton coach qui gardent un œil sur toi, arrête de regarder le ciel, tu es né là où Dieu ne regarde pas. Tombe, rate, perds, échoue. Il existe pas très loin d'ici des gens bizarres qui te relèveront, te soigneront, t'aideront même.

Ils ressemblent un peu aux ogres du livre de ma mère. Ils ressemblent beaucoup à la mafia des histoires de mon père. Eux savent passer. Eux savent venir. Eux savent où nous trouver. Eux marchent, volent, traversent les frontières, passent toutes les portes, dans les deux sens.

Eux peuvent aller partout. Si ce monde est un stade, alors eux vivent dans les gradins. Ils voient tout, depuis les gradins, ils vivent dans les gradins de ce monde. Des gradins on a toujours une vue d'ensemble, une vue sur les deux camps.

La voilà la preuve, la preuve que de là-bas, les frontières n'existent pas. C'est facile pour eux de nous trouver. C'est toujours dans les mêmes champs qu'on nous cueille. C'est toujours sur les mêmes plages qu'on nous recueille. Il n'y a qu'à se baisser, nous sommes des milliers. Nous sommes des milliers.

En face.

Je regarde en face. Devant.

Les frontières ne sont pas toujours en face de nous.

Moi qui vous parle j'ai vu l'invisible, vous ne me croyez pas ?

J'ai vu des barrières plus hautes que des montagnes.

Des frontières infranchissables que seuls des géants pouvaient enjamber, J'ai vu une femme partir tôt, depuis ma fenêtre, avec ses deux fils dans les bras, je savais que le soir elle ne rentrerait pas, vous savez pas ? Vous savez, moi, J'ai essayé. Moi tout seul, j'ai essayé. J'ai échoué. Elles sont souvent dans nos têtes. Tellement proches qu'on ne les voit pas. Un jour je te montrerai mon école et peut-être que tu comprendras. Et encore, j'ai eu de la chance : mon père aimait lire. Alors il faut trouver où se tailler un corps en pierre pour survivre. Et prendre le risque de se tanner le cuir, de s'endurcir jusqu'à devenir un mur. Son propre mur, invisible et impossible à traverser. Le plus difficile à escalader, coincé entre la plage et les barres. Son propre mur à abattre, ça prend du temps. Moi qui vous parle j'ai échoué. Parfois, il faut simplement marcher. Parfois, il faut courir. Parfois, il faut nager. Parfois, il faut tuer. Parfois, à peine un ticket. Que l'on ne payera pas. Que l'on ne validera pas. Ou un ticket beaucoup plus cher, pas en papier et payé par une ou plusieurs vies essorées par le labeur. Un chiffon sur le front pour ne pas se brûler les yeux avec la transpiration. Un aller simple payé par les salaires médiocres de nos mères, de nos pères et de tous ceux qui croient que la moindre goutte de sueur fait les grandes rivières.

Vous comprenez ? Sans garantie d'arriver en vie là-bas. Vous savez ça ?

Et admettons que l'on passe : si on ne sait pas pourquoi on veut là-bas, ça ne marche pas. Vous comprenez ? La victoire sans combat, ça ne marche pas, le combat sans pourquoi, ça ne marche pas, vous savez ça ?

Alors quoi ? Je n'écoute plus personne. Alors que moi je sais exactement ce qu'il y a là-bas. Et c'est précisément ça que je vois, que ça. Un but, donnez-moi un but. Un rectangle. Donnez-moi un rectangle. Et la foule crier mon nom. Et leurs enfants porteront dans leurs dos mon numéro. Ma poitrine ne me fera plus mal. Et il y aura des gens riches, devant leurs postes de télévision à regarder mes exploits. À commenter ma moyenne. À attendre mes apparitions. La moindre. Personne ici ne court comme moi, seulement armé de courage, bave aux lèvres et puant. Mais sans haine non, mordu par la rage oui. Exactement tout ce qui manquait aux flics armés jusqu'aux dents qui nous ont laissé là, gisant. Ils se sont trompés, même quand ils riaient devant mon corps allongé.

Car si j'ai pu les oublier c'est que je suis vivant, en parfait état de marche, en perpétuel mouvement. La haine leur sert à nous traquer, à nous attraper, à apprendre à utiliser une arme. Parfois contre un voisin, un ami, une femme. Entend les rire. Ils se vantent de ne jamais rater la cible, mais ils ne savent tirer qu'à bout portant. La haine, toi n'utilise jamais ça. Maintenant que tu sais marcher ne l'utilise pas pour courir, jamais.

La haine, ta haine, transforme-la en rage. La rage nous permet à nous de construire nos propres armes, d'affûter nos corps, d'irriguer nos muscles, de trouver des appuis, de trouver un souffle. Toi, ne confond jamais rage et haine. Distingue ce qui te tiens en vie de ce qui n'est fait que pour empêcher la vie. Tu as compris ? oui ? alors dis-le-moi : je ne confondrai pas. Répète-le-moi, encore une fois : non coach, je ne confondrai pas.

Rien n'y personne n'empêchera jamais mes yeux de voir au-delà. Quand bien même entravez mon corps par des murs, grillages, plages, plafonds, l'acculer, le laisser mordre par les chiens. Quand bien même gardez mon esprit dans l'ignorance, mes yeux, eux, n'arrêteront jamais de regarder ailleurs. Car il y a un ailleurs. Et de partout je le vois. Et de partout je le sens, tout ignorant que je suis. Et de partout je l'entends. J'entends une foule immense crier mon nom et à travers mon nom ceux des miens. Tous les miens que j'ai caché dans ma tête pendant que je faisais ce que vous appelez un voyage. Donnez-moi une mer à traverser et je mordrai dedans à défaut de nager. Je la mordrai au sang plus profond que vos chiens ne m'avaient mordu.

Donnez-moi un océan et je le dévorerais avec les dents que vos bâtons ont épargnées. Je ne sais pas nager. Donnez-moi une terre à traverser et je m'élancerai à défaut de marcher. Oui je savais marcher, oubliez ce corps à la poitrine grande ouverte qui rampe et se redresse. Je ne suis qu'une balle, une balle bien frappée en dehors du stade, par-delà la palissade. Une balle parfaitement lancée dans un coin. Pas une balle hors-jeu, ramenée par un chien. Je suis un coup gagnant. Quand la balle part dans le public, le public ne la rend pas là-bas. Sûrement parce que les chiens n'ont pas le droit de rentrer dans les stades là-bas.

Gardez-moi. Ne me rendez pas. Je ne sais pas faire grand-chose, comme je suis costaud, c'est moi qui ramenait l'eau. C'est moi qui défendais mon frère à l'école.

Je sais courir, lancer, frapper, courir, lancer, frapper, courir, lancer, frapper.

Aussi fort que mes muscles le permettent, personne ici ne court comme moi. Gardez-moi. Pour ça.

Vous comprenez ? Vous entendez ? Cette voix ? vous l'entendez ? Vous savez pas ?

Vous savez, j'étais l'espoir là-bas. L'espoir de quelques-uns certes mais l'espoir. Mes muscles, mes bras ne servaient pas qu'à moi. Ils ne sont pas que pour les foules de riches qui laissent leurs chiens chez eux criant mon nom dans des stades. Mon bras lançait pour d'autres. Mes poings frappaient pour d'autres. Mes jambes dansaient pour d'autres. Beaucoup d'autres. Mes mains ne tiennent rien si ce qu'elles tiennent ne rapportent rien aux miens. À tous les miens.

Vous entendez ce que je dis ? oui ? non ?

Qu'importe, je parle de tous ceux que l'on ne regarde pas. Je parle des perdants. Je parle de ce qui ne se voit pas, invisible. Je viens d'un pays pillé, ruiné, humilié, dépossédé de son or, de ses diamants, de ses rivières, de ses corps, courbant l'échine dans la boue, la pierre, le sable. Je m'en suis éloigné pour essayer de l'oublier. Ne vous demandez pas où il est, quel quartier. C'est tellement loin que cela ne vous dira rien. C'est tellement près qu'il vaut mieux regarder ses pieds. Oublier, c'est déjà mieux que fuir, vous trouvez pas ?

La peur d'y retourner, ça ne s'enterre pas à la pelle.

La peur d'être retrouvé, vous connaissez ?

Je viens d'un pays où la police surveille autant le public que les joueurs. Où les chiens sont partout, où les flics sont partout. Dans les rues, aux stades, sur les plages. Riches ? Ils ne le sont même pas, à peine plus d'eau que moi. Mais surtout des armes, montrant leur faiblesse. Des sourires sadiques, montrant notre défaite.

Mon frère, nous sommes-nous un jour battus ? N'avons-nous pas toujours vécu la tête basse ? Finalement, je ne sais plus. Ai-je un jour regardé autre chose que ce rectangle où lancer ma balle ? Ce mur où écraser mes poings ? Je ne sais plus. Ai-je cru un jour à un meilleur ? radieux ? pour ici ? Je ne sais plus. Je sais qu'on peut toujours faire autrement mais y a-t-il autre chose à faire ?

Quand vient le soir, la mer vient inonder nos plages. Nous n'avons plus rien, il ne nous reste rien, même plus le sable.

Alors quoi ?

À part escalader les toits des garages ?

Sur la pointe des pieds pour éviter le bruit des graviers.

Comme le monde dort, ne rions pas trop fort. On risquerait de nous trouver. Allongés face au ciel. À regarder les étoiles. À parler à voix basse.

Regarde, autant de ballons quillés par-delà les arbres, par-delà les tours. Autant de balles frappées qui ne reviendront pas. Autant de spots allumés qui ne s'éteindront jamais.

Tous ces feux pour nous.

Toutes ces lumières pour nous.

Notre trésor à nous.